

dont j'avais le soin ; d'ailleurs, je soupçonnais les intentions du guide ; je le fis donc surveiller lorsqu'il alla reconnaître la rivière et la forêt où l'on devait prendre de l'écorce de bouleau ; deux Canadiens et un des chasseurs l'accompagnaient. Je rejoignis ensuite mes autres compagnons pour les aider à réparer le canot. »

Le guide revint le soir avec un médiocre rouleau d'écorce ; ce qu'il raconta de la rivière était excessivement décourageant ; il n'y avait vu qu'une suite de cataractes et d'écueils ; enfin, il devint si triste et si inquiet, qu'il n'y eut plus moyen de tirer de lui des renseignemens exacts sur le pays dans lequel on se trouvait ; il les donnait de la manière la plus incohérente, et y mêlait des fables absurdes.

Mackenzie observa sur les bords de la rivière plusieurs espèces d'arbres et de plantes qu'il n'avait pas encore vues au nord du 52<sup>me</sup> parallèle ; entre autres le genévrier de Virginie, l'érable et l'aralia. La rivière coulait avec la rapidité d'une flèche ; le ciel était sans nuage et le temps chaud ; de sorte que le radoub du canot fut entièrement terminé le 14.

Le guide prit tout-à-coup un air très-joyeux, ce que Mackenzie attribua, non sans raison, à la vue d'une colonne de fumée qui s'élevait vers le bas de la rivière. Il espérait que l'on rencontre-

rait d'autres sauvages, et qu'alors il serait débarrassé d'un emploi qu'il trouvait aussi désagréable que dangereux. Il déserta le 17 ; cet événement ne changea rien aux projets de Mackenzie. On avait déjà parcouru une partie du pays qu'il fallait traverser ; malgré les précautions avec lesquelles on avait conduit le canot dans la rivière, il avait touché sur des roches qui l'avaient percé. Le radoub avait pris beaucoup de temps, parce que l'on manquait de beaucoup de choses nécessaires pour cette opération. Quand elle fut terminée, on le fit aller jusqu'au dessus des cataractes qui obstruaient la navigation. Là, on en ôta la cargaison, et il fut porté à une distance considérable à travers un terrain marécageux ; les quatre hommes qui en étaient chargés, étaient obligés de s'arrêter au bout de cent pas, et d'autres les relayaient, parce que la quantité d'écorce et de résine employée pour le réparer, l'avait rendu fort lourd ; d'ailleurs on enfonçait profondément dans la boue, et le terrain étant rempli de racines et de troncs d'arbres couchés, on courait à chaque instant le risque de tomber, et sous un si pesant fardeau, le moindre faux pas aurait pu devenir funeste. Le 16 au soir on était arrivé à l'extrémité du portage. Cependant, le lit de la rivière étant encombré de bois flottant, on fut obligé de charrier encore le canot, et l'on voyagea ainsi alter-



nativement par terre et par mer jusqu'au 17. Le soir on atteignit le bord de la grande rivière à l'ouest de la première chaîne des hautes montagnes qui marquaient son cours.

Cette rivière est le Tacoutché-Tessé; Mackenzie supposa qu'elle est la même que le Colombia dont l'embouchure à la côte occidentale de l'Amérique avait été découverte l'année précédente, il se trompait; ces fleuves se jettent dans la mer à trois degrés de latitude l'un de l'autre, et leurs lits sont séparés par celui d'un troisième fleuve qui a de même une bouche particulière.

Le temps était si brumeux que l'on ne pouvait pas voir d'une rive à l'autre, quoique le fleuve n'eut que deux cents pas de large. Les cabanes de castors y étaient très-nombreuses. A l'est ou à gauche, s'élevaient des montagnes dont il baignait le pied, et dont la neige couronnait le sommet. Plusieurs îles remplissaient son lit; tout le pays était couvert de bois. Bientôt on parvint à un point où un affluent plus considérable que le bras dans lequel on se trouvait, venait du sud-est; on allait toujours vers l'ouest. On apercevait fréquemment des colonnes de fumée annonçant la présence des Indiens. Dans un endroit, on fut obligé, pour éviter un rapide, de porter le canot qui craqua dans le trajet, et l'on passa beaucoup de temps à le réparer.

Le 19 on aperçut de la fumée sur le rivage; on se dirigea aussitôt de ce côté; mais avant que l'on eut pu y aborder, les sauvages eurent disparu. On jugea par les cabanes qu'il n'y avait pas plus de deux familles. Les deux Indiens furent aussitôt mis à leur poursuite, et les eurent bientôt atteints; ils ne comprirent pas leur langage, et firent de vains efforts pour les amener à une communication amicale; ils finirent par se retirer parce qu'on leur tira cinq flèches qu'ils évitèrent à la faveur des arbres. On trouva dans les sacs et dans les paniers qu'ils avaient laissés, des instrumens de pêche et de la terre rouge dont ils se barbouillaient le visage. Mackenzie défendit à ses gens d'y rien prendre, et remplaça, par des choses utiles, les objets curieux qu'il en enleva.

En avançant on vit de nombreuses traces de cerfs rouges; on en tua quelques-uns. Le brouillard rendait la navigation dangereuse, puisque l'on risquait de rencontrer tout-à-coup une cataracte ou un écueil. Quelquefois on franchissait des passes extrêmement rapides.

Bientôt le pays prit un aspect différent; le fleuve avait trois cents pas de large, ses rives ne sont pas très-hautes; le terrain s'élève ensuite insensiblement jusqu'à une distance considérable; il est couvert de peupliers et de cyprès, sans aucunes broussailles; les pointes basses, inondées quel-



quefois par la rivière, offrent des trembles, des bouleaux, des saules et des sapins blancs.

On aborda le 20 devant une maison déserte, la première de cette espèce que Mackenzie eut vue à l'ouest de Michilimakinac. Elle avait trente pieds de long, sur vingt de large, avec des portes hautes de trois pieds et larges de dix-huit pouces. Elle était disposée pour loger trois familles; les lits étaient rangés de chaque côté de trois foyers. Elle était haute de cinq pieds et construite en mardriers de sapin posés horizontalement les uns sur les autres et bien joints à chaque coin. Le toit posé sur des chevrons était en planches. Des ouvertures inutiles pratiquées dans les murs parurent avoir été faites pour décocher des flèches; d'ailleurs elle ne semblait propre à être habitée que pendant l'été. On y remarqua un long cylindre en bois, destiné à prendre du poisson, et si grand qu'il avait sans doute fallu enlever le toit pour le faire entrer. Tout annonçait que les propriétaires avaient le dessein de revenir l'habiter. Elle répondait parfaitement à la description que le dernier guide avait faite des habitations de ces contrées.

Plus loin on en rencontra une autre à moitié ruinée. Ensuite on vit sur une pointe de terre, un tertre qui avait l'air d'un tombeau; il était oblong et revêtu d'écorce d'arbre. A côté s'élevait une longue perche à laquelle un morceau d'écorce

avait été attaché à la hauteur d'une douzaine de pieds.

Le canot était devenu si mauvais qu'il fallait absolument en construire un autre, en conséquence, on fit provision d'écorce; cependant on continua de naviguer avec le même. Le 21 on était par 52° 47' de latitude nord. On trouva un petit canot halé à terre le long de la lisière d'un bois; bientôt on en vit un autre conduit par un sauvage qui sortait de l'embouchure d'une petite rivière. « En nous apercevant, dit Mackenzie, il poussa un grand cri pour appeler ses compagnons, qui à l'instant parurent sur le rivage, armés d'arcs, de flèches et de lances; ils étaient presque nus, et faisaient les gestes les plus menaçans. Sans doute nous leur inspirions beaucoup de crainte, toutefois ils semblaient décidés à nous attaquer si nous débarquions. Je fis arrêter la marche du canot, pour que le courant ne le portât pas trop près des naturels, car c'eût été une extrême folie d'approcher d'eux avant que leur première fureur fut calmée. Mes deux chasseurs qui entendaient leur langage, me dirent qu'ils menaçaient de nous tuer au moment où nous ferions mine d'aborder. L'effet suivit de près les paroles, car plusieurs flèches tombèrent très-près du canot, et d'autres passèrent par-dessus nos têtes.

« Le courant nous ayant entraînés au-dessous



du lieu où ils étaient, on descendit sur le bord de la petite rivière opposé à celui où se trouvaient ces sauvages. Nos interprètes avaient essayé vainement de les apaiser; ils expédièrent un canot avec deux hommes, vers le bas de la rivière, probablement pour y répandre l'alarme, et y demander du secours. Décidé, en conséquence, à employer tous les moyens possibles pour les amener à une conférence amicale avant que l'arrivée de leurs voisins accrût leur audace, je m'avançai seul sur la plage; mais en même temps je dis à un de mes chasseurs de se glisser dans les bois, et de veiller sur les mouvemens de ces sauvages. Pendant que je marchais vers eux, l'autre chasseur les assurait de mes intentions amicales. Deux d'entre eux ne tardèrent pas à venir vers moi en canot; ils s'arrêtèrent à une centaine de pas. Je leur fis signe de débarquer, et je leur montrai en même temps des miroirs, de la verroterie, et d'autres bagatelles brillantes; enfin ils s'approchèrent du rivage d'un air très-défiant, et sans vouloir débarquer. Je leur donnai des verroteries, ils voulurent s'en aller, je renouvelai mes sollicitations, ils débarquèrent. Mon second chasseur arriva, ils s'inquièrent; mais bientôt ils se calmèrent, et je vis avec plaisir qu'ils se comprenaient fort bien. Ils observèrent d'un air d'étonnement et d'admiration tout ce que nous avions. Ils refusèrent d'aller

vers notre canot, et le mouvement de quelques-uns de mes gens qui venaient à nous, les fit partir.

« Je distinguai sans peine que leurs camarades les recevaient avec joie, et examinaient avec empressement les présens que je leur avais donnés. Ils tièrent conseil, et au bout d'un quart-d'heure nous envoyèrent inviter d'aller à eux. A notre arrivée, ils marquèrent de l'embarras et de l'inquiétude; ce qui était probablement causé par l'extrême avidité avec laquelle mes gens payèrent pour traverser la rivière. Bientôt la familiarité s'établit entre nous, et lorsque je me fus assuré de leur confiance en leur distribuant de petits présens, et en donnant des morceaux de sucre à leurs enfans, je les questionnai.

« D'après les renseignemens qu'ils communiquèrent à nos chasseurs, la rivière a un cours très-étendu au sud; des hommes blancs bâtissent des maisons à son embouchure, ses eaux coulent avec une force toujours égale; des cataractes et des courans très-rapides en interceptent la navigation dans trois endroits. Indépendamment des difficultés et des dangers qu'elle offre, il faut combattre les divers habitans des contrées que l'on traverse, ils sont nombreux et méchans, ils ont des armes à feu et des ustensiles qu'ils reçoivent des blancs. Quand les sauvages apprirent que nous voulions aller jusqu'à la mer, ils cherchèrent



à nous en dissuader, en nous disant que nous serions certainement victimes de la barbarie des peuples que nous rencontrerions.

« Leurs discours, quoique contraires à la vérité, sur quelques points, était néanmoins assez alarmans pour m'inspirer des réflexions un peu tristes. Toutefois, je ne changeai rien à mes projets. Je parvins à engager deux des sauvages à m'accompagner afin d'obtenir, par leur moyen, un bon accueil chez leurs voisins, et nous partîmes avec eux le 22. L'un d'eux avait son petit canot pour pouvoir être envoyé au-devant des Indiens que l'on rencontrerait. »

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Les montagnes s'élevaient en amphithéâtre, on vit sur la première hauteur à vingt-cinq pieds, des sauvages qui s'étaient enfuis à l'approche de la troupe de Mackenzie. Ils faisaient des gestes menaçans. Les discours des deux guides les calmèrent; ils s'avancèrent, mais en conservant leurs armes; les femmes arrivèrent aussi. La distribution de quelques présens chassa toutes les inquiétudes.

Un peu plus loin on en rencontra d'autres qui ne résistèrent pas non plus aux bonnes façons que l'on eut pour eux. Ils invitèrent les voyageurs à les accompagner à leurs cabanes. On y trouva des Indiens de plusieurs nations. Les informations qu'ils fournirent à Mackenzie s'accordaient avec

celles qu'il avait déjà reçues. Ils ajoutèrent que l'embouchure du fleuve était très-éloignée dans le sud, qu'il faudrait employer beaucoup de temps pour parvenir à la mer par cette voie, tandis que pour y aller par terre, le trajet est bien moins long; la route n'est pas mauvaise, et l'on n'a pas de montagnes à franchir.

« Mes gens, observe Mackenzie, écoutèrent avec une grande attention les discours des Indiens; ils s'emblaient être d'avis qu'il y aurait de la folie à essayer de traverser le territoire des nations barbares qui habitent le bas de la rivière. Certes il est moins aisé d'exprimer que de concevoir mon embarras. Il ne me restait de provisions que pour trente jours, à la vérité sans y comprendre ce que nous pourrions nous procurer par nos chasseurs et par les sauvages, mais cela était si chanceux qu'il ne fallait pas y compter beaucoup; d'ailleurs nous n'avions pas des munitions bien abondantes. Ma situation était d'autant plus désagréable, que mes gens murmuraient. Je ne pouvais songer, sans effroi, à descendre une rivière si rapide; et en même temps je prévoyais avec quelle lenteur nous remonterions, en supposant même que les naturels ne missent aucun obstacle à notre marche. Il était d'autant plus probable qu'ils nous inquiéteraient, qu'il ne me restait presque plus de marchandises pour leur faire des